



L'écorché

de TOLEDO

Jeune auteur du très remarqué *Archimondain jolipunk*, Camille de Toledo revient sur la scène littéraire avec un roman baroque et ambitieux, *L'Inversion de Hieronymus Bosch*. Réapparition d'autant plus précieuse à topo qu'elle a lieu chez Phase II, continuation de l'exigeante maison Verticales.

Archimondain Jolipunk nous avait laissés sidérés. Ce livre déflorait l'époque sans amertume aucune, animé d'une rage vivace. Recueil gymnaste, il plaçait dos à dos les grandes théories du siècle et luttait à mains nues avec les écoles de pensées les plus installées. L'auteur y faisait montre d'une connaissance presque arrogante de la philosophie grecque, de l'économie de marché et de l'histoire littéraire. Ce savoir incongru, eu égard à l'ignorance de bon ton reproduite dans les gazettes, lui valut quelques amis et beaucoup de détracteurs rêvant de le voir se prendre les pieds dans le premier tapis venu. Une ironie jamais venimeuse, un humour cassant sans être cynique, liés à l'extrême jeunesse de l'auteur, voilà qui finissait d'en faire une cible de choix pour les routiers de la glose et autres éditorialistes. Ce jeune impudent qui signait là sa *Confession d'un jeune homme à contretemps* était forcément un Rastignac de lignée : il fallait le récupérer aussitôt, ce fils de bonne famille, et lui attacher un chapelet de pierres aux chevilles afin qu'il se noie.

Ultralucide, il avait pourtant désiré s'épargner toute notoriété abusive, songeant qu'il était un peu tôt pour jouer les maîtres à penser. Camille de Toledo refusa donc de donner de sa personne, et ne suivit pas les règles du jeu médiatique. Contrairement aux écrivains *castés* de sa génération, prêts à tout pour se faire un nom, il jonglait avec les pseudonymes, répondait aux demandes anonymes, refusait celles des lobbys de presse. Mutique, il était parfois d'une prolixité généreuse, et l'on attendait objectivement de lui la lune, avec en sus l'émergence d'un grand mouvement qu'il porterait en l'un de ses noms d'auteur : Camille de Toledo, Alexis Mital, Camille de Toledo-Mital, Oscar Philippsen.

Il faut avouer que depuis Danielewski et sa *Maison des feuilles* nous avons abordé quelques merveilleux navires, mais peu

défendaient aussi bien que Camille de Toledo une liberté aussi imprévue. Photographe, réalisateur de films documentaires et de fictions (*Globalement contre, Racontez-nous Anna*), auteur d'un livre-CD avec Keren Ann, *Rêves*, Camille de Toledo fut également à l'origine d'un mensuel tout politique, *Don Quichotte*, lequel donnait aussi bien les chiffres du « chaos global » que « l'actualité des résistances ». Ce journal inventif, qui connut deux printemps sans suite, faisait l'éloge de la lenteur contre l'idéologie de la vitesse, et tentait de redonner du sens et de la passion à l'action politique.

ISABELLE RABINEAU



Camille de Toledo
**ARCHIMONDAIN
JOLIPUNK**
Lgf 2005
4,75 euros



Camille de Toledo
**L'INVERSION DE
HIERONYMUS BOSCH**
Phase II 2005
16,50 euros



via Toledo

Hieronymus Bosch du XXI^e siècle, Camille de Toledo raconte un monde où la sexualité se vit dans la solitude du *sex toy*, où l'individu se fait marque. En faisant le choix de la luxuriance narrative et d'un certain classicisme pour traiter une problématique ô combien actuelle, Toledo trace une voie singulière dans le paysage romanesque français.

Soit un quadrilatère représentant la peau du monde, équarrie entre quatre clous. Si L'espace ainsi réservé est autant une cartographie des âmes qu'un état du monde, c'est aussi un roman : celui de Camille de Toledo. Mais ce carré de toile d'imposante envergure et qui réfère à Bosch, le peintre extrême de la nature vive, est aussi un mouchoir de poche, propre à l'imagination du lecteur et fidèle à la crudité de sa langue intime.

Ce même lecteur retrouvera la taxinomie de ses rêves, l'ordonnancement de ses désirs de moins en moins singuliers, à mesure que le monde tourne au global. Aussi bien linceul de ses illusions que tapis rebrodé de ses hallucinations, l'inversion évoquée dans le titre de l'ouvrage verra, degré après degré, s'opérer le retournement que le mot suggère dans

sa chair, jusqu'à éprouver l'incarnation dont rêve chaque personnage de roman.

Allégorique, échappant cependant à la lourdeur de la thèse par ses intuitions fulgurantes, *L'Inversion de Hieronymus Bosch* permet d'entendre clairement la voix oscillante de son auteur, une voix vibrée qui livre là un premier roman solennel, bâti comme un reportage de guerre en temps de paix relative.

L'Inversion est donc le roman d'apprentissage de l'âme pour un cercle de personnages si proches de nous qu'ils évoquent ceux de Cassavetes par le réalisme de leurs sensations. Insoumis, profondément résistants à l'atonie générale, ils diffusent lucrativement des *sex toys* (lupanars de poche, désirs sucrés et autres *geisha balls*), afin que chacun puisse prouver à ses propres yeux son

savoir-jouir. Cette diffusion du plaisir dans une économie de marché dupliquée manipule les médias, esquive la censure, évite les pièges qu'elle pourrait elle-même se tendre, dans un esprit contre-révolutionnaire d'actualité. Voilà le cœur de l'affaire.

La toile de fond du roman, si elle correspond dans ses moindres détails au « tout loisir jetable », est entièrement coordonnée par le romancier et réalisée à sa manière. Créatures à la Bosch, lèpre malapartienne, écorché proche de Grünewald et de son Retable d'Issenheim, ce monde incarné amoncelle contre toute attente des émotions, des sensations, des odeurs inédites, hors de tout procédé citationnel. C'est dans ce vertige et cette liberté folle octroyés à ses créatures que ce premier roman

émerveille le plus. Distordant les temporalités, zoomant sur un corps pour en analyser le suc avant de chercher au plus profond de la matité d'un mot, cette esquisse d'un autre monde peinte par Camille de Toledo gagne le pari narratif qui effraie tant, aujourd'hui, les jeunes romanciers.

Recoupé dans cette étoffe langagière, le lexique inventé par l'auteur est souvent décalqué sur le motif, à la pointe de l'humour et de la cruauté : Paris devient *Parisse* (voir *Paris-Texas*) ; le personnage principal, Léopold William Kacew (usuellement dénommé LWK), porte le nom véritable de Romain Gary, mais on trouve aussi une multinationale du nom de Laugh Universe, un quartier de nostalgie appelé Sarajevo village, un gai Montmartre archétypique et des icônes qui se décollent de leur marque de fabrique générique : Buggy pour Buggy Malone, mais encore Donald ou Mickey. Dans ce monde où les mots prennent véritablement un relief, les enfants s'appellent Krim, et l'on est étonné malgré soi par la quasi-normalité de ce terme.



La revue Pylône, dans laquelle Camille de Toledo publie un texte sur Malaparte.

Comme il se doit dans les grandes fresques romanesques, avec la ponctualité d'un Henry James, Toledo usine des détails choisis, projette mille couleurs sur sa paroi, dégradant tous les verts de la putréfaction des sentiments, tous les rouges de l'amour et les ocres du passé. L'inversion, cette mécanique du retournement, alimente l'ouvrage tout entier d'un halètement particulier, jouant sur chaque syllabe et expirant des nomenclatures astucieuses.

Au milieu de cette vaste et ambitieuse

composition, outre la grille archaïque des familles aux absents alternés (tour à tour le père, la mère, le frère, la sœur), un schéma de base se dégage. Comme un croquis du roman à venir, il comprend simplement une guêpe, une orangeade et un dard, c'est là le *rosebud* de Toledo.

Enfin, rares sont les personnages aussi dérisoires et cruels à force de compréhension sourde que ne l'est Boudoir, la ballerine du sentiment experte en plaisirs aléatoires et véritable monstre de solitude. Cette « sans-père » rappelle Joséphine la cantatrice, l'héroïne du *Peuple des souris*, de Kafka.

L'inverseur, c'est Léopold, qui traverse tout l'ouvrage. Faussement docte, patron de multinationale et kamikaze, sage et masochiste, prévenu des décombres qu'il laisse derrière lui, c'est également un sans-père et quasiment un sans-famille, n'était le visage d'une mère apparaissant par visions lancinantes, comme on boit et s'enivre. Léopold est attachant comme seule sait l'être la glaciation suprême, celle des sensations prises dans le froid désarroi. Vincent est le fin observateur de la troupe : il est le prudent stratège, le moins exhibitionniste de la bande, il saura s'en exclure au bon moment en se servant sur le corps de ses amis. Car si le monde de *sweet pleasures* et d'extases pour métró-sexuels vise à un idéal illusoire, le roman de l'inversion brûle de la luminosité cadavérique d'un Goya.

Aussi strident que Philippe de Champaigne, aussi érotique et cru que Hieronymus Bosch, ce premier roman accepte les identités divisées et révulse son lecteur. Tel est son projet.

I.R

Le numéro 4 de la revue *Pylône* (été 2005) ouvre ses pages à Camille de Toledo, pour un texte sur *La Peau* de Malaparte, ce poème somptueux de cendres et de sang qui évoque l'Italie de l'après-guerre et plus singulièrement la ville de Naples, à travers laquelle court la via Toledo. C'est à travers cette peau-là que le texte de Toledo a créé la sienne propre.

Revue Pylône, La fédération
22, rue de l'Arcade
75008 Paris.

